

Les Paysans de France¹

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Le Président de la *Société des arts, sciences et lettres*, en m'invitant à parler des paysans de France, savait sans doute qu'un séjour d'études de quelques années et qu'un voyage récent en France et en Belgique, avec le train-exposition canadien,² m'avaient mis en contact avec les populations rurales; mais savait-il qu'en 1667, mon aïeul, Michel Bouchard, avait déjà deux arpents de terre *en valeur* sur sa propriété de Château-Richer; et qu'en 1681, il était déjà un des bons habitants de la Rivière-Ouelle, en inscrivant neuf arpents de terre défrichée et quatorze bêtes à cornes au recensement et que, par conséquent, ma naissance et la série ininterrompue des agriculteurs qui m'ont précédé dans la carrière m'autorisent à me réclamer de cette classe paysanne, de cette noblesse du sol dont je suis si fier de vous entretenir pendant un moment?

Monsieur le Président, je ne vous cache pas que, bien que mon origine, mon éducation et ma profession m'aient longuement fait participer à la vie des laboureurs, je sente bien vivement l'importance et la difficulté du sujet que j'ai entrepris de traiter; toutefois puis-je me rassurer en pensant aux affinités rurales d'une bonne partie de cet auditoire, comme aux sympathies pro-

1. Conférence donnée à la salle de l'Institut Canadien en mars 1924.

2. L'auteur était le représentant de l'Hon. Motherwell, ministre de l'Agriculture du Dominion.

fondes qui ont été professées et bien conservées dans ce milieu au souffle du *Terroir*¹ et sous l'influence d'une littérature agreste très charmante, qui a ses principaux appuis dans nos vieilles cités.

Dans certains milieux, on s'imagine trop facilement connaître les ruraux, parce qu'on fait une villégiature à la campagne, ou parce qu'on a eu quelques entretiens passagers avec les ouvriers du sol. Des romanciers se sont imaginé avoir pénétré l'âme paysanne, parce qu'ils ont passé quelques semaines dans une hôtellerie rurale.

« ...Pour connaître l'esprit des paysans, dit Leroux-Cesbron,² ce n'est pas des semaines qu'il faut passer au milieu d'eux, mais des années. Il faut vivre presque leur vie, se faire connaître, se faire aimer d'eux, pour arriver à comprendre l'âme si complexe de ces hommes qui ont puisé dans l'isolement de la campagne, la science de ne se livrer jamais. »

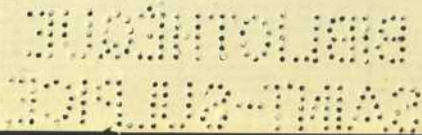
D'autres, ne jugeant les paysans que d'après les échantillons qu'ils ont le plus souvent sous les yeux, c'est-à-dire d'après les jardiniers, les maraîchers, les fruitiers, les laitiers qu'ils rencontrent sur les places de foire, ou d'après les hommes de peine, les manoeuvres qui font la navette entre la ville et la campagne, sont portés à leur attribuer comme essentiels des vices qu'ils ont souvent contractés au contact des populations les moins recommandables des villes.

On s'est habitué à considérer le paysan comme un être naïf et un peu inférieur, comme un être économe jusqu'à l'avarice, égoïste jusqu'à la dureté de cœur et âpre au gain jusqu'à l'absence de tout sentiment artistique ou patriotique.

« Derrière les grossièretés concrètes, souvent décourageantes qui l'enveloppent et la cachent, l'âme paysanne,

1. Organe de la Société des arts et lettres.

2. *Souvenirs d'un maire de village.*



dit le docteur Labat,¹ est une réalité spirituelle, très profonde et très belle: elle flotte sur les labours à la chanson traînante des bouviers, et parmi les rires des vendangeurs barbouillés de grappes; pastorale dans la prairie, bûcheronne dans la forêt, elle salue chaque matin l'aube naissante avec le premier appel de l'alouette dans les airs, et chaque soir s'endort au bercement obscur des rêves millénaires. C'est une des grandes réserves où s'économise et se conserve de la force vive, de la force vierge, pour la pensée française, pour nos artistes, nos écrivains et nos philosophes »...

On peut donc dire avec vérité que, sous cette rude écorce et cette fruste apparence de laboureur, il se cache souvent une âme qui aime la nature, la comprend et qui est accessible, inconsciemment peut-être, à l'attrait de la beauté saisissante des choses de la nature, de la vision triomphale des champs et des bois étincelants de lumière.

La brutalité ou la rudesse du paysan, vous le savez comme moi, est souvent plus apparente que réelle! Il y a au fond de l'âme paysanne des délicatesses qui étonnent les observateurs attentifs. Racontez à un paysan quelque chose qui peut lui sembler extraordinaire, et il vous répond gracieusement:

« Cela ne peut pas m'entrer dans la tête »... en vous plaçant dans cette alternative de croire que son cerveau est trop étroit ou votre *blague* trop forte.

Mon contact avec les paysans de France m'a mis à même d'éprouver souvent leur générosité et leur affabilité et je prends un petit trait entre mille.

Une semaine environ avant la déclaration de la guerre, je filais à motocyclette, sur la route de Bretagne, quand, à dix kilomètres de Rennes, je fus arrêté par une panne de courroie de transmission. Un paysan, chez qui j'avais cherché refuge et secours, se mit volontiers

1. *L'Âme paysanne*, p. 8.

à ma disposition avec sa petite trousse d'outils tout à fait rudimentaires. Au bout d'une demi-heure de travail en commun, j'étais prêt à reprendre ma course. Ayant la main à mon gousset pour offrir une pièce de cinquante centimes à mon mécanicien d'aventure, je reçus cette fière réponse: « Monsieur, un service ne se paie pas! »

Lamartine¹ avait bien raison de dire qu'il « a connu des familles de laboureurs où cette pureté de sentiment, où cette chevalerie de probité, où cette fleur de délicatesse, où cette légitimité de tradition qu'on appelle la noblesse, étaient aussi visibles dans les actes, dans les traits, dans le langage, dans les manières, qu'elles le furent jamais dans les plus hautes races de la monarchie ».

De Falloux a déjà dit que « le vrai campagnard est sensible à l'honneur et accessible à l'ambition ».

L'extrême défiance des paysans n'est pas toujours sans fondement; ils ont été exploités si souvent et si rudement qu'ils ne sont pas prêts à se confier au premier venu.

René Millet² nous fait connaître ce qui se passe au moment de l'élection des députés. Ainsi des bourgeois qui ont mangé leurs revenus à la ville voisine et qui ont traité leurs fermiers du haut de leur grandeur, vers quarante ans, se sentent pousser une ambition. L'un vient étaler devant les braves gens qui l'ont vu naître, le luxe de ses équipages et la hauteur de ses grandes manières; l'autre imite gauchement la bonhomie rustique en prenant le menton aux filles et en frappant sur l'épaule des pères; l'un distribue des écus et l'autre des cigares...

On prend les écus, on fume les cigares et finalement on nomme quelque politique du cru qui ne fait pas grande figure, mais qui depuis quarante ans vit dans la place.

1. *Confidences*, p. 10.

2. *La France provinciale*, p. 76.

Un exemple de cette défiance nous est encore donnée par Leroux-Cesbron :¹

« Trois paysans, montés dans la même carriole,² roulent vers la ville. L'un dit au conducteur :

« Tu me descendras à l'octroi, j'ai quelque chose à déclarer. »

« Le second dit :

« Tu m'arrêteras dans le faubourg, j'y ai rendez-vous. »

« Le troisième se rend tranquillement à la caisse d'épargne pour y toucher des rentes. Quel n'est pas son étonnement de se trouver nez à nez avec ses deux compagnons. Aucun d'entre eux eût voulu qu'on sût où il allait. »

Il faut remonter un peu dans l'histoire de France pour trouver l'explication de cette méfiance excessive.

« Jamais population, dit Guizot, ne vécut plus complètement dépourvue de paix et de sécurité, livrée à un mouvement plus violent et plus incessamment renouvelé. Rien ne la défend, ne la met à l'abri; elle est exposée à tous les périls, en proie à de continuelles vicissitudes, et c'est sur elle et à ses dépens qu'éclatent tous les orages qui remplissent la vie de ses maîtres. »

On comprend après cela que le propre du caractère paysan, c'est d'être particulariste, disposition qui tranche singulièrement sur notre société essentiellement communautaire. L'isolement et les déceptions l'ont habitué à s'occuper d'abord de ses affaires.

Mais plus on vit avec les paysans, plus on pénètre leur mentalité, plus on constate combien est injurieuse la réputation d'*égoïste farouche* qu'on leur fait dans certains milieux superficiels ou remplis de préjugés.

1. *Souvenirs d'un maître de village*, pp. 41-42.

2. Petite charette couverte et suspendue.

Vous admettez donc avec moi que, sous leur apparence fruste, les travailleurs de la glèbe cachent toutes les qualités qui font les races fortes et bien équilibrées... et il me tarde, Mesdames et Messieurs, de vous démontrer ces qualités à l'œuvre dans l'accomplissement du rude labeur quotidien comme dans les diverses manifestations de la vie sociale paysanne.

TRAVAIL DES PAYSANS

Pour bien faire comprendre la situation des travailleurs agricoles en France, il faut les ranger en diverses catégories, qui ne se rencontrent généralement pas chez nous. Il va sans dire, d'abord, qu'il n'entre pas dans mon programme de parler des grands propriétaires ruraux, qui exploitent avec un art consommé des fermes considérables et qui, par leur contact presque quotidien avec les classes urbaines, participent aux activités sociales les plus diverses. Ceux-là occupent une place toute marquée dans le développement de l'agriculture moderne par leurs méthodes, qui s'inspirent des meilleures données de la science agronomique, et par leur position sociale, qui leur permet d'être de vrais apôtres du progrès rural. Rien chez eux ne revêt le caractère de simplicité traditionnelle de ces petits travailleurs de la terre dont je me propose de vous entretenir.

On peut compter en France un très petit nombre de dizaines de propriétés de plus de deux mille quatre cents acres, c'est-à-dire, vingt-cinq fois l'étendue moyenne des fermes du Québec.

Il y a ensuite près de cent cinquante mille fermes de plus de quatre-vingt-quinze acres. Et le reste de la propriété rurale se compose de quatre millions et demi de fermes de moins de vingt-quatre acres, comprenant plus de deux millions de fermes dont l'étendue ne dépasse pas deux acres et demi.

Il faut tenir compte de cette division de la propriété en France pour apprécier à leur juste valeur les méthodes de cultures en usage.

L'amour des paysans français pour la terre avec laquelle ils sont unis, suivant le mot de Proudhon, « en légitime mariage », explique leur ardeur au travail et leur esprit d'économie, comme il explique divers phénomènes sociaux très importants.

Le paysan a une tendance à attribuer une valeur particulière au champ sur lequel ses ancêtres et lui ont peiné et qui forme ce qu'il appelle *du bien de famille*.

Le pauvre laboureur qui, courbé sur le sillon a confié à la terre une semence qui exige une longue gestation avant de s'épanouir à ses flancs, s'attache à elle comme l'époux s'attache à celle qui est la dépositaire affectueuse des trésors d'une autre vie naissante. « Il a fécondé la terre, dit Bonnemère,¹ il est de moitié dans l'acte sublime de création qu'elle accomplit chaque année. Il se sent lié à son œuvre: là est son amour et sa vie! »

« Le paysan, continue le même auteur,² est amoureux de la terre... A la mort du père, il s'agit de diviser tous ces champs morcelés. Rude tâche! Les divers morceaux n'ont pas la même qualité... Que faire? Diviser chaque champ en deux, trois ou quatre morceaux. *Qui terre a guerre a*, dit le proverbe.

« Vous avez cent voisins qui volent ou se croient volés par vous. A les entendre pas un d'eux dont le champ ne diminue visiblement d'année en année... Prenez garde! là, à vos pieds, cette pierre que vous heurtez, qui effleure le sol, *c'est une borne!* C'est le désespoir du juge de paix, la fortune de l'huissier, de l'avocat, de l'avoué. Sur cette pierre Thémis (la fausse déesse) a bâti les fondements de son temple.

1. *Histoire des Paysans*, p. 66, Vol. I.

2. *Ib.*, pp. 351-352, Vol. II.

« Plus de repos, plus d'aisance! car frappé d'une maladie que j'appellerai *la maladie de la terre*, chacun se prive, prive sa femme et ses enfants, travaille à en perdre repos et repas. »

Cette page écrite au milieu du siècle dernier, ne manque pas encore de vérité aujourd'hui, malgré les nombreuses infidélités et les regrettables abandons dont la terre est victime!

Le partage en parties égales de l'héritage paternel tel que prescrit par la loi française, a contribué pour une large part au morcellement des propriétés et aussi à la limitation volontaire des naissances et à cette *disette d'enfants* dont souffre notre mère-patrie.

En Normandie, il arrive souvent que les petits lopins de terre qui composent l'héritage paternel soient encore subdivisés quand les fils ne parviennent pas à s'entendre pour le partage.

Comme chaque héritier a peur que l'autre ait le meilleur lopin, il réclame la division en parties égales de chaque parcelle. De là, une cause profonde de morcellement. L'attachement à la terre et les dispositions légales ne font qu'accroître cette division extrême de la terre de France.

Qui n'a été frappé par l'aspect des campagnes de France avec leurs mosaïques de petits champs d'avoine, de blé, de luzerne, de pois, de sarrasin, de betteraves, etc? L'ensemble de ces champs appartenant à divers propriétaires avec des contours réguliers et des couleurs différentes ressemble à un damier de moissons. La culture de ces parcelles souvent éloignées ne se fait pas sans des pertes de temps considérables...

Le développement de la culture mécanique et le haut prix de la main-d'œuvre rendent urgent de nos jours le remembrement de la propriété paysanne tel qu'il a été entrepris par certains économistes et tel qu'il est

désiré par la majeure partie des Français. La loi votée par le Parlement, le 27 novembre 1918, pour permettre l'aggrégation des parcelles séparées se heurte inévitablement à des habitudes invétérées et à l'attachement presque sans pareil des paysans français à leur sol...

On peut se faire une juste idée de l'activité paysanne française sans considérer ces champs où la mort et la dévastation ont régné pendant de longues années et qui, aujourd'hui, se couronnent de récoltes presque sans égales. Ne mesurant ni son temps, ni sa peine, enraciné à son sol par toutes ses fibres, le paysan français demeure l'élément de force, de travail, de stabilité qui a le plus contribué à donner à la France, dans le monde, la figure d'une nation merveilleusement organisée. C'est avec raison que M. Guillon pouvait dire à la *fête du blé* de Saint-Gelmier, l'été dernier, que « le relèvement de la France victorieuse mais meurtrie, dépend en bonne partie de l'homme des champs. C'est lui qui, après avoir gagné la guerre, effacera par de nouvelles et florissantes cultures, la trace douloureuse des tranchées.

Le ministère des régions libérées estime à un million neuf cent quatre-vingt-deux mille deux cent neuf hectares (quatre millions d'acres) la superficie des terres cultivées qui étaient à reconstituer à l'armistice et à trois millions trois cent soixante-deux mille six cent quarante-quatre hectares (sept millions d'acres) la superficie totale des régions dévastées. On a évalué à cent seize mille hectares (deux cent cinquante mille acres) cette surface qu'on a appelée la *zone rouge*, là où le coût des travaux de remise en valeur aurait dépassé la valeur même du sol. ¹⁾

Ceux qui ont parcouru comme moi les champs de bataille, après cinq ans de paix relative, ont dû être frappés par la ressemblance qui existe entre ces régions

1. *Augé-Laribe*, pp. 50-51.

dévastées et nos régions de colonisation. Les paysans sont logés dans des petits baraquements en planches brutes recouverts de papier goudronné, au milieu de champs bouleversés à surface lunaire formés de cratères ou de mares à eaux croupissantes. Les plus petits trous d'obus font penser aux dépressions de terrain causées par l'essouchage. Ce sont donc des terres à recoloniser!

Notons cependant cette différence en faveur du colon canadien: il ne s'expose pas, à chaque coup de pioche, à frapper l'obus oisif qui va l'étendre mort sur le champ. Et de plus, le colon de chez nous aux premières récoltes, bénéficie largement des éléments fertilisants que la nature a accumulés pendant de longs siècles, tandis que son cousin de France ne retrouve qu'une terre inerte que la guerre a stérilisée, car, vous n'en doutez pas, *le passage du Boche n'a jamais été un élément de fécondité!*

C'est le bas de laine qui, en 1870, a mis fin à l'occupation allemande et c'est encore l'accumulation des énergies et des vertus paysannes qui assurera le triomphe des idées et des devises françaises!

M. Chéron avait bien raison de mettre ses espoirs patriotiques plus dans l'épi pacifique que dans les engins de guerre et de déclarer que l'« épi sauvera le franc ».

C'est que cette maladie de la terre, comme on l'a appelée, était tellement prononcée que des cultivateurs, dans la région du Nord en particulier, passaient des journées entières aux champs « sous la voûte d'acier des obus qui s'entrecroisaient au-dessus de leur tête ».

C'est un officier canadien qui a vu une femme de la région du Nord, tapie dans sa mesure au milieu du *No man's Land*.

« Les Allemands m'ont chassée en 1870 et j'aime mieux mourir crevée par un obus que de quitter cette terre arrosée par les sueurs et le sang de ceux qui ont cultivé avant moi. »

Est-ce insouciance ou ignorance du danger? Toujours est-il qu'un grand nombre de paysans ont été impassibles en face de l'envahisseur.

La période qui a suivi le traité de paix n'a pas été une période de chômage pour le paysan qui sait que l'or n'est pas seulement dans les banques, mais dans le sol de France judicieusement cultivé. Il suffit de parcourir même hâtivement les campagnes de France pour s'assurer du degré d'activité des travailleurs du sol.

Qui n'a vu le soir dans la plaine où les ombres s'allongent, ce laboureur revenant de son travail, les membres las et l'âme pensive, porté par un des chevaux qu'il a suivi tout le jour sur les guérets et qui, rentrant au logis, assure d'abord le repas et le repos de ses bêtes avant de s'asseoir devant une jatte de soupe fumante, sa maigre pitance. Ensuite, avant de s'abandonner au sommeil, il songe mélancoliquement à l'année qui se termine. Si le blé s'est vendu trois fois plus cher, par contre les instruments aratoires et les engrais ont vu leurs prix quintupler... Mais la terre est plus qu'une manufacture, elle est une fiancée... et les doux rêves versent leur baume au cœur du vieux laboureur.

A côté de ces laboureurs que l'on voit tenaces aux mancherons de lourdes charrues et traçant droit et profonds leurs sillons, il y a les toucheurs de bœufs, dont l'habileté ne se dément jamais une minute. Armés d'une gaule terminée par un aiguillon, ils conduisent facilement un attelage composé de deux ou trois paires de bœufs. Ils ont *la touche juste* et l'aiguillon entre leurs mains habiles est un instrument délicat qui assure l'effort concerté et la docilité la plus parfaite de l'attelage.

Rien n'est plus imposant que ce spectacle et rien ne témoigne plus éloquemment de l'habileté des remueurs de la glèbe et du long et patient labeur que requiert la terre pour engendrer l'épi qui va soutenir l'humanité.

La chanson du labour est presque *l'obligato* des faiseurs de sillons: ces chants qui semblent destinés à encourager le laboureur, pénètrent jusqu'à l'âme des bœufs pour stimuler leur ardeur. En Bresse on chante:

Le pauvre laboureur
Il est bien malheureux.
Du jour de sa naissance,
Il a bien du malheur:
Qu'il pleuv', qu'il neig', qu'il grêle,
Qu'il fasse mauvais temps,
L'on voit toujours sans cesse
Le laboureur aux champs.

Au dernier couplet, sur un ton plus élevé, il chante avec fierté:

Il n'y a roi ni prince,
Ni ducque ni seigneur,
Qui n'vive de la peine,
Du pauvre laboureur.

Paul Arène qui a recueilli lui-même une chanson provençale du même genre, nous dit que:

« C'est la plainte du paysan, l'histoire ingénument contée de son éternelle querelle avec la terre. Et certes, un paysan seul a pu, dans l'ennui des lents labourages, composer lentement, sur une musique large, triste et se prolongeant en échos, ces couplets d'un réalisme si poignant et si mélancolique. »

Les scènes de labour varient à l'infini suivant l'importance des fermes et la nature du terrain; mais que ce soient les jeunes ou les vieux qui participent à ce travail, que ce soient les tracteurs, les chevaux, les bœufs, les vaches ou les mules qui tirent la charrue, toujours l'effort patient et l'habileté du laboureur méritent notre admiration. Lamartine avait raison de s'écrier:

Pour rendre la glèbe féconde
De *sueurs* il faut l'amollir.

Pour se faire une juste idée du labeur des terriens français, il faut songer aux dimensions réduites des fermes qui ne permettent pas toujours l'application du machinisme moderne. Encore une fois n'oublions pas qu'il y a plus de quatre millions cinq cent mille fermes dont l'étendue varie entre vingt-quatre acres et moins d'un acre.

A ceux qui seraient tentés de juger la situation d'une façon superficielle par les quelques scènes rurales dont ils ont été témoins en parcourant les routes de France, je dirais comme je l'ai déjà dit, que, pour apprécier une méthode de culture, il faut d'abord apprécier le milieu où cette méthode est appliquée. Vous attendriez-vous de trouver des tracteurs et des moissonneuses-lieuses et des batteuses de grandes dimensions sur des fermes de trois, cinq, dix ou vingt acres? Avant de faire le tableau des activités paysannes, il faut songer au cadre dans lequel ces activités s'exercent. C'est donc pour ces raisons que les instruments de culture comme la faucille, la faux, le van et le fléau qui chez nous fraternisent sous la poussière des greniers avec les rouets et les crénolines de nos grand'mères ont encore beaucoup d'actualité en France.

Van et fléau deux objets admirés par L. Vaillant ¹:

Au grenier, dit-il, les poussières dansent dans le soleil, tandis que les fléaux s'abattent sur les gerbes de blé, séparant le grain de l'épi. Un homme se tient au seuil, bien dans le courant d'air, arc-bouté sur ses jambes et secoue le van d'osier de ses deux mains tendues, faisant voltiger des poussières et sauter le grain, le bon grain pur qui reste dans la corbeille prêt à la meule.

Deux *jolis objets*, le fléau et le van d'osier — deux beaux gestes; celui du batteur et du vanneur que la machine fera disparaître plus tard ici comme ailleurs!

1. *Le Cœur et la Croix de Savoie*, p. 167.

Les économistes ont l'espoir que les paysans, convaincus des avantages de la coopération, s'uniront un jour pour l'achat et l'usage en commun des machines agricoles perfectionnées qu'ils ne peuvent rationnellement posséder seuls. C'est le grand problème de l'avenir et déjà on s'achemine vers cette solution en menaçant de chasser des champs la poésie qui se dégage des opérations culturelles accomplies d'après le rite primitif.

Qu'il est quand même beau, quoi qu'en disent les économistes avec qui ma profession me force à me ranger, qu'il est quand même beau, dis-je, ce spectacle d'armées de faucheurs s'avançant par files régulières à travers les hautes herbes de la prairie pendant qu'au loin apparaît la fermière avec son âne portant des paniers de nourriture et un tonnelet de bière.

La faux française a gardé sa forme primitive. Bien que son manche anguleux et ses poignées sans élégance et sa large lame grossière n'aient rien de comparable à l'élégance, la légèreté et la qualité de la faux canadienne, elle subsiste quand même active aux mains des paysans français conservateurs et peu portés aux innovations.

Dans les pays de petite culture la fenaison a conservé son cachet de poésie ancienne; la cadence monotone des coups de faux faisant tomber le foin en *ondains* se compare avantageusement au terrible bruit de mitrailleuse des faucheuses mécaniques.

Après les faucheurs ce sont les faneuses qui, avec des gestes pleins de grâce, secouent et retournent les andains en emplissant l'air des parfums des herbes mortes comme des notes douces de leurs voix vivantes et fraîches.

Le côté agréable de ce travail n'avait pas échappé à l'observation de Madame Sévigné qui disait que « faner, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ».

Cependant ceux qui songent que ce travail s'accomplit sous l'ardeur d'un soleil de juillet, voient un autre côté à la médaille poétique!

Pour terminer l'opération, le foin est mis en *moyettes*, *toutines*, *cabotins*, *capucins*, c'est-à-dire en petits amas de forme conique qui sont des veillottes que le langage populaire de chez nous a qualifié de *veilloches*.

La rentrée des foins et des grains, l'arrachage des betteraves, des pommes de terre et du lin, le binage et le sulfatage de la vigne, etc., sont autant d'opérations culturelles qui requièrent d'une façon constante l'application des muscles et de l'intelligence du terrien français. Il faut voir les paysans à l'œuvre, sur les guérets comme sur les chaumes et les prairies, depuis l'aube jusqu'au couchant, pour juger de leurs patients labeurs!

Je vois encore là-bas, au sommet du coteau, le pâtre debout et sifflant ses chiens pour les inviter à partager son repas, sous l'œil bienveillant d'un troupeau de quelques centaines de moutons bien dociles. Je le vois entr'ouvrir sa panetière pour en retirer un morceau de viande et un chateau de pain, et un gobelet d'étain pour puiser l'eau de la source; et je comprends que la vie de ces bergers isolés au milieu de leur troupeau et exposés à toutes les intempéries sans autre abri souvent qu'une misérable petite hutte, est une vie très rude. Aussi les bons bergers et les bonnes bergères deviennent de plus en plus rares.

En Savoie, je la contemple avec L. Vaillant, ¹ « cette bergère, sur un tertre gazonné, surveillant son troupeau, semblable de loin à une statue en bois colorié. Et son costume est pareil à celui que revêtaient, il y a plusieurs centaines d'années, les femmes qui dorment maintenant sous les dalles de pierre. Sur la tête, elle porte une

1. *Le Cœur et la Croix de Savoie.*

coiffe blanche épanouie en corolle et retenue par une jugulaire de ruban rouge. »

A la campagne, les chômages sont rares et comme la ferme est apte à procurer du travail à tout le monde, nous voyons souvent des garçons ou des fillettes qui gardent de petits troupeaux de vaches, de chèvres, de brebis ou d'oies le long des grandes routes, sur les coteaux, au fond des ravins.

En pays de montagne, comme dans les Vosges, la Savoie ou l'Auvergne, ce spectacle revêt un caractère de simplicité des plus admirables.

Combien de jeunes paysannes qui se distraient de la surveillance de leur troupeau en tricotant; combien de vieilles femmes également qui tricotent de leurs vieux doigts tremblants près d'une vache docile. L'animal rase avec avidité l'herbe du pré en attendant l'heure de la traite ou l'heure pénible où l'on devra l'atteler pour les rudes besognes de la ferme.

« Dans bien des villages, comme Antony Valabrègue ¹ j'ai rencontré des femmes très usées en apparence et dont on ne saurait dire l'âge. Elles vont, courbées vers la terre, pliant le dos par habitude, comme si elles venaient de se pencher sur la tâche, ou bien elles se tiennent assises sur un banc, absorbées dans une contemplation immuable — elles semblent une apparition résistante et tenace du passé. »

La participation des femmes aux travaux des champs est un des traits de la culture française qui retient le plus l'attention du voyageur canadien. Au moment de l'arrachage des pommes de terre, des légumes ou du lin, comme au temps des vendanges et des récoltes, toute la famille est mobilisée aux champs.

Et dans les provinces comme l'Alsace, où la population est groupée en petits villages, vous ne trouvez que

1. Sur les grandes routes de France.

des invalides aux maisons, et pas être qui remue au village. Toute la population est éparpillée aux champs. La femme accompagne généralement son mari aux champs pour soutenir son ardeur, comme elle l'accompagne à la foire pour le protéger contre ses faiblesses... surtout quand les ventes ont été heureuses et que le vin nouveau a fait son apparition.

L'on ne pourrait faire le bilan des activités de la femme rurale sans signaler la profonde modification qui s'opère dans les campagnes par suite de la disparition graduelle des petites industries domestiques.

Déjà en 1856 cela faisait dire à Bonnemère¹ que « l'industrie des femmes est détruite... »

Le fuseau tourne stérilement entre des doigts découragés. La ville a enlevé aux champs cette précieuse ressource; c'est vers la ville que le paysan tourne ses regards pour suivre de ses regrets cette richesse enfuie à jamais, pour contempler ces puissantes machines qui ont brisé, sous le premier tour de leurs roues, les quenouilles de toutes les paysannes.

Avec l'industrie des fileuses ont disparu les veillées, ces joyeuses réunions des longues soirées d'hiver. Là s'entretenaient l'esprit de société, la gaieté, l'amitié; là aussi l'amour pur et naïf naissait et se développait librement et franchement sous l'œil de la mère et à la face de tous.

Les légendes terribles, les chansons aux couplets sans nombre, faisaient oublier la marche du temps. On se voyait plus souvent et de plus près, et l'on s'aimait.

Aujourd'hui ces réunions qui n'ont plus de prétexte ont disparu. Chacun est enfermé chez soi; au lieu de causer avec son voisin, *on cause de son voisin* et, faute de se voir, on s'aime moins.

C'était, en effet, le bonheur des champs que filait la quenouille des fileuses; c'est le bonheur des champs que les machines ont broyé sous leurs dents de fer.

La même plainte de nostalgie du passé est sortie du cœur du grand romancier de la France rurale, M. René Bazin².

1. *Histoire des Paysans*, pp. 372-373.

2. *Le moindre effort*.

Dans ma jeunesse, tous les quinze jours, la métayère, sa fille, ou son fils boulangaient dès la première heure, puis le four était chauffé avec des brassées d'épines (il n'y avait donc pas de pain sans épines, pourrai-je dire ?), et bientôt dans la campagne, la cheminée versait à la fois un peu de fumée bleue et l'abondante odeur de pain frais, un grand parfum qui courait sur les sillons mêmes où le blé avait mûri. Aujourd'hui, elles sont rares les fermes où l'on trouve dans la grande salle commune, la panetière où l'échelle horizontale pendue au plafond, ou encore la large planche accrochée à la muraille, où reposent alignés les lourds pains ronds que la ménagère appuiera contre sa poitrine et coupera en moellons qui résistent à la dent, mais qui résistent aussi dans le sang des hommes...

Il ne faudrait, cependant, pas conclure trop hâtivement que le pain de ménage n'existe plus en France, parce qu'il m'a été donné assez souvent d'assister à des cuites de pain dans quelques fermes des environs de Limoges, au cœur du Limousin... et ce spectacle m'a ravi.¹

Quoi qu'il en soit de ces transformations de la vie rurale modifiée par l'introduction du mécanisme moderne et des idées urbaines répandues par la presse, le service militaire et le flot des touristes, il n'en reste pas moins vrai qu'il y a une France paysanne encore très active qui n'a pas été plus avare de son sang sur les champs de bataille que de ses sueurs sur les champs de culture et qui continue aujourd'hui d'assurer le relèvement du pays par l'or qu'elle extrait des sillons comme par l'inertie qu'elle oppose aux mouvements révolutionnaires.

Paul Harel avait bien raison de s'écrier:²

Ah! que le déserteur s'arrête et revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts
Du métier désappris, que l'absent se souvienne
C'est le travail des champs qui rend les peuples forts!

1. Merci à M. Geo. Gérald, député français, pour cette excursion. G. B.

2. *La désertion des campagnes.*

VIE SOCIALE DES PAYSANS

Il y a peu de pays dans le monde qui présentent plus de diversité dans le paysage que la France.

Les pâturages ondulés de la Normandie, les plaines fertiles du Nord de l'Alsace et de la Beauce, les terrains escarpés de la Savoie, de l'Auvergne et du Morvan et les coteaux de vigne de la Champagne, de la Bourgogne, du Bordelais et de la Loire, comme les landes de la Bretagne, ont chacun leur aspect particulier... comme les populations qui s'y rencontrent. Chacune des régions de France a de date immémoriale sa physionomie propre avec ses diverses formes d'expression; chacune a un type humain ancestralement distinct des autres.

Si la langue française se comprend presque partout en France, il n'en reste pas moins vrai qu'il y a plusieurs provinces qui ont conservé leur idiomes anciens assez différents les uns des autres.¹

Dans le Nord-Ouest, sur un vaste territoire, la moitié environ des Bretons ont conservé le vieux parler celtique. Sur les plaines fertiles et basses du Nord, cent cinquante mille Français parlent le flamand.

En Alsace-Lorraine, il n'y a pas vingt-cinq pour cent de la population rurale qui parlent le français, les autres parlant un patois qui est du bas-allemand.

Les Auvergnats, les Limousins, les Gascons, les Béarnais, les Provençaux, les Catelans ont leurs idiomes différents et jusqu'aux montagnards des Pyrénées, les Basques, qui ne parlent pas plus exclusivement le français que l'espagnol.

Le parler angevin a une saveur qui n'est pas étrangère au nôtre.

1. Si la province de Québec était une province de France, elle brillerait au premier rang pour la pureté de la langue des trois-quarts de ses habitants.

Combien d'autres parties de la France que je n'ai pas indiquées et qui ont encore leurs formes de langages plus ou moins rapprochées du pur français.

La plupart des provinces françaises se distinguent moins nettement aujourd'hui des provinces voisines. Les chemins de fer et les touristes, sans détruire la couleur locale, ont cependant adouci les teintes et amorti les reflets.

« C'est encore la montagne, dit Reclus, qui reste le dernier temple de la sainte simplicité.

« C'est encore là que les familles sont plus nombreuses parce qu'on est instinctivement convaincu qu'*un enfant coûte encore moins cher qu'un vice.* »

Quoiqu'il en soit de cette diversité de langages, de coutumes et de costumes, le caractère paysan se manifeste avec quelques attributs fondamentaux communs que nous allons essayer de mettre brièvement en lumière.

La *simplicité* de mœurs et de vie, voilà ce qui frappe d'abord en visitant les campagnes françaises.

Il me fait plaisir de répéter ici le mot de M. Prosper Gérard:

« On ne saurait imaginer les richesses de bon sens, les trésors de poésie qui, à la longue, s'amassent dans le cerveau et dans le cœur des simples. »

Qu'on ne s'attende pas de trouver dans les petites fermes de France de cinq à dix acres ou moins, des gardes-ropes bien luxueuses, des poêles à glace, pianos, des meubles très riches comme ceux que l'on rencontre dans bon nombre des foyers ruraux de chez nous.

La simplicité de vie, la modération dans les désirs et l'esprit d'économie est à la base des succès culturels des paysans de France.

En Auvergne, nous dit L. Vaillant,¹ « la maison en elle-même est grise. Le climat, les matériaux, la façon-

1. *Le Cœur et la Croix de Savoie*, p. 185.

nent et lui imposent une silhouette que les habitants subissent plus qu'ils ne la commandent: basse de murs, haute de toit, fermée au nord, ouverte au midi. La tourmente lui conseille de se tasser, le long hiver de quêter le soleil, l'humidité de pencher rapidement les versants de son toit, les ardoisières nombreuses, abondantes et proches de se couvrir en ardoises, la mauvaise saison de se munir à quelques distances de la gouttière, avec ces hameçons où l'on fixe les perches de bois en travers de la pente afin de retenir la neige accumulée.

« L'hiver, la maison trapue, largement hospitalière donne abri aux bêtes et aux gens. »

Le long de la Loire, près d'Amboise en particulier, j'ai visité un grand nombre d'habitations de vigneron creusées dans un rocher crayeux. Ces cavernes m'ont semblé confortables et suffisamment spacieuses... si le vin que j'y ai pris n'en a pas toutefois doublé les apparences. ¹

Les maisons sur les côtes de la Bretagne et de la Normandie ont l'aspect de nos vieilles constructions de pierres d'avant la conquête, avec peut-être des toits encore plus accentués.

Dans leur ensemble, les petites habitations rurales sont très modestes d'apparence et requièrent peu de frais d'entretien. Elles sont faites de matériaux résistants, granit, tuffeau, grès, brique ou pisé et recouvertes de chaume, de tuiles en terre cuite ou en ardoise. Elles portent généralement les traits géologiques de la région.

C'est dans les régions dévastées par la guerre que l'ingéniosité des constructeurs ruraux devient plus évidente. La brique et la chaux sont, pour ainsi dire, faites sur place et la pierre est prise à la carrière voisine pour être taillée et sculptée avec un talent remarquable.

1. Merci à mon ami J.-Bte Jahan, pour m'avoir fait connaître un si joli coin de la France rurale.

Ces nouvelles constructions avec leurs toits d'un rouge vif, sont comme autant de taches de sang sur la terre meurtrie de France. Combinés avec le ciel bleu et la terre blanche crayeuse de la Champagne, ces toits font les trois couleurs immortelles que les ennemis ont voulu supprimer.

D'une façon générale, on peut dire que les maisons des paysans comprennent deux pièces principales: la cuisine, avec son large foyer au manteau chargé de bibelots d'un autre âge, et la chambre, sorte de pièce luxueuse où l'on ne couche pas toujours. C'est souvent la pièce d'honneur ou le salon.

J'ai été à même de constater, comme M. René Bazin,¹ l'incomparable romancier rural, qu'il y a peu de maisons où l'on ne rencontre « les trois éléments habituels de la décoration: la couronne de mariée de la maîtresse de maison, fleurs et boutons d'oranger sous un globe de verre, la photographie encadrée des vieux parents et des enfants, presque toujours ceux-ci en uniforme de soldat, et le crucifix pendu près du lit ou au-dessus de la commode. »

Dans sa vie quotidienne au foyer, le paysan ne fait pas un grand étalage de nappes ou napperons, de couverts luxueux, mais les aliments, tout en étant simples, sont généralement substantiels et appétissants, et c'est le point capital après tout.

Je me vois encore dans quelques petites fermes des rives de la Loire angevine pour le repas du midi. Le chef de la famille, entouré de ses ouvriers, garde sa casquette à table comme signe d'autorité et les femmes actives sont empressées à servir avec leur grâce coutumière.

Le vin et la grande cordialité firent vite oublier la simplicité du couvert ou les autres formalités absentes.

1. *La douce France.*

Assistons, si vous voulez, avec Audigier¹ à un souper paysan en Auvergne chez Jacques Orbeval.

Ensemble après que le fermier leur eut donné l'exemple, les cinq hommes sortirent leurs couteaux d'une poche de pantalon, les ouvrirent et les secouèrent sur le coin de la table pour faire tomber la poussière de la rainure, puis, avec une discrétion qui aurait étonné un profane, se coupèrent une petite tranche de lard et un modeste chateau de pain. Point d'assiettes, ce luxe était inutile. En revanche, le lard posé sur le pain fractionné au fur et à mesure en petits carrés que l'on devait finir en même temps que le quignon, et mastiqué religieusement.

« Allons mes amis, dit Jacques, après un moment de silence, ne nous amusons pas, nous sommes ici pour boire et manger, mangeons, buvons et passez-moi vos tasses! »

Les tasses sortirent de la poche gauche du gilet et s'alignèrent au centre de la table... le fermier les remplir d'un *limagne* limpide.

« Comme le petit-salé est là pour être mangé, déclare Orbeval, reprenez-en mes amis. Tirez, n'hésitez pas, nous savons bien ce que c'est que la faim, surtout avec quatre-vingt kilomètres dans les pattes. »

En coupant lui-même le morceau de lard, il en fit cinq parts qu'il plaça, de la pointe du couteau, sur la nouvelle et plus grosse tranche de pain des valets et des toucheurs.

« *C'est pas de refus*, dirent ceux-ci, surtout que ce petit-salé a vraiment bonne mine. »

Alors, de nouveau, mais plus carrément cette fois, les mâchoires fonctionnèrent, et les tasses se remplirent pour se vider aussitôt et se remplir encore.

Ces mœurs simples ont quelque chose d'attirant à tel point que nos ministres, nos professionnels et nos hommes d'affaires sentent le besoin de s'y adonner, dans un camp de chasse, lorsque la civilisation moderne ou la vie exténuante des villes menacent leur santé.

La *simplicité dans le costume* est encore un attribut de la paysanne française, malgré les transformations rapides qui s'opèrent dans ce domaine.

Avant le règne d'Henri IV il était défendu aux manants

1. *La terre qui renait*, p. 29.

ou paysans, de porter un chapeau et des vêtements de couleur autre que le bis ou le brun. « Leur costume était comme un signe d'infériorité, une livrée de ser-vage. » ¹

Comme on s'est servi depuis de l'ordonnance du bon roi! Mais malgré tout on doit admettre que les paysans français ne font pas, pour la plupart, étalage de toilettes extravagantes.

La disparition des coiffes, qui devient de plus en plus accentuée, marque une étape importante dans l'histoire des paysannes. Avec elles, s'en vont aussi les sabots et la blouse bleue, et les mœurs simples. Mais espérons, cependant, que le temps n'effacera pas de sitôt tous ces traits gracieux de la vieille France paysanne!

Après la simplicité, la *gaieté* semble être la note dominante des habitants de la campagne.

« Le paysan, écrivait Babeau ² à la fin du siècle dernier, avait un fond d'inaltérable gaieté, qui tenait à son caractère. » Un publiciste écrivait déjà en 1763 que « le Français se livre à la joie, même au sein de la misère ».

« Un autre, en 1728, nous montre des groupes de paysans et de paysannes se visitant les jours de dimanche et de fête, allant de compagnie à la foire et au marché et s'assemblant le soir pour se réjouir, pour danser, et pour manger le fruit de la châtaigne. »

« En Auvergne, dit Fléchier, dès que le printemps est arrivé... l'on ne voit pas une rue, ni une place publique qui ne sont pleins de danseurs. »

« Dans le Nivernais, raconte Monteil, soit dans la cuisine, soit dans les prairies, on danse au son de la musette, les vives bourrées, les vives sauteuses. »

1. *Le Paysan*, C. DELON, p. 222.

2. *Le village*, p. 370.

Il m'a été donné de présider à Château-Chinon,¹ au cœur du Morvan, une kermesse, où l'on a voulu faire revivre les joies et amusements d'autrefois. Ce charme des morvandelles en costumes du pays et martelant le sol de leurs lourds sabots en dansant la bourrée traditionnelle, au rythme des airs populaires, eût été suffisant pour réconcilier les plus endurcies avec les coutumes du passé et les costumes du passé.

Des contes et des chansons en patois, des concours de joueurs d'accordéon et des joueurs de vielle (vèze) faisaient la principale attraction de cette inoubliable soirée.

C'est dans les noces surtout que se manifeste la gaieté paysanne. J'ai eu l'avantage, à mon premier voyage,² de voir souvent défiler des cortèges de noceurs sur les routes de l'Anjou et jamais je suis resté étranger à ces spectacles.

Par un privilège dû à ma jeunesse, je pouvais me mêler à ces groupes, pour les danses et les conversations bruyantes dans les carrefours.

Les noces, ce sont ces heureuses fêtes de famille où l'on fait trêve aux soucis du labeur journalier pour s'embrasser entre cousins et cousines et entre gens du même village. — Le cousin d'outremer n'était pas toujours oublié.

On a coutume d'offrir au marié quelques petits cadeaux utiles au ménage, parmi lesquels figurent le biberon et le vase (nocturne) traditionnel.

La cérémonie terminée à l'église, dit Cesbron-Leroux,³ parlant d'une noce vendéenne et, après plusieurs tournées, le cortège se met en route, sonneur en tête, et reprend la route du logis par les chemins bordés de houx et de genêts en fleurs.

1. L'auteur doit cette faveur à son ami, Joseph Pasquet, un ancien collègue à l'École d'Agriculture.

2. 1913 et 1914.

3. *Souvenirs d'un maire de village*, p. 68...

En passant aux carrefours, on trouve, dressés sur un escabeau, de petits autels rustiques avec des croix de fleurs et un pain posé sur une assiette. La tradition veut que la mariée prenne le pain; cela lui portera bonheur et dans l'assiette vide toute la noce fait tomber de gros sous.

A la ferme, la porte est obstinément close. Sur le seuil, quelques os et de vieux restes de pain moisi. Ce sera tout le repas des nouveaux époux, tant qu'ils n'auront pas promis solennellement d'être un couple uni et travailleur. Tout est symbole dans ces anciens usages. Alors se passe une scène d'un effet saisissant.

De l'intérieur monte un chœur de jeunes filles psalmodiant, dans le mode mineur, de longs couplets rythmés comme des litanies et, couplet pour couplet, les gens de la noce chantent les répons, semblablement rythmés, en un patois imagé.

Les filles s'enquièreent si la jeune femme sera bonne ménagère, élèvera bien ses enfants; si l'homme saura gagner le pain des siens, faire son devoir de chef de famille. Les gens du dehors se portent garants des intentions du nouveau ménage.

Alors la porte s'ouvre!

Seulement il est impossible de passer! On a amoncelé par terre, à l'entrée de la chambre, tous les ustensiles d'un usage journalier: balais, pelles, pinces, faux râteau, que sais-je? Image des épreuves qui attendent la jeune femme au seuil de sa vie nouvelle!

Il faut qu'en un tour de main elle ait remis en ordre tous ses outils.

Si elle le fait vite et bien, on augurera favorablement de l'activité de la future ménagère.

Les gens qui marient une fille en Vendée tuent un veau pour nourrir la noce. Pendant ce temps, le menu ne varie pas: veau à midi, veau à souper, On vous sert du potage au bouillon de veau, de la fraise de veau vinaigrette, du veau aux pruneaux; des pieds de veau, du rôti de veau... toute la lyre du veau.

La salle du repas présentait un aspect bizarre! Tous les jeunes gens étaient assis à une table, toutes les jeunes filles à une autre: côté des garçons, côté des filles.

Tout le temps du dîner, qui a bien duré trois grandes heures, alternativement garçons et filles ont chanté des chansons du pays.

Un garçon entonnait un couplet, ses camarades répétaient le refrain en chœur. Silence absolu du côté des filles.

La chanson terminée, une fille se levait à son tour et, cette fois, les garçons se taisaient.

Alors la plus jeune des filles a entonné la chanson de la mariée, popularisée par le roi d'Ys:

Vous n'irez plus au bal,
Madame la mariée!
Vous gard'rez la maison
Pendant que nous irons.

Il y a vingt-deux couplets.

La mariée doit les écouter recueillie, sans rire, et sans pleurer.

Les *noces bretonnes* sont des fêtes qui durent parfois une dizaine de jours suivant l'appétit des invités ou la quantité de provisions fournies par les assistants.

Dès le matin du grand jour, les hommes, les femmes et les enfants circulent par les rues et font quelques stations près des pots de cidre.

L'heure du rendez-vous sonne et l'on se rend au domicile de la future épouse pour se former en cortège et repartir pour la mairie et l'église, la mariée en tête.

Ces deux cérémonies ne durent pas longtemps. Le curé ne prend que très rarement la parole: ce qui ne déplaît pas aux *noceurs*... car l'air salin a creusé l'appétit, et ils attendent impatiemment l'heure du premier repas, dont la durée n'est pas proportionnée à celle de la messe. Ce sont les femmes âgées, faisant partie de la noce, qui servent à table, à tour de rôle; autre cause de retard: les *mames-gousses* (mamans-vieilles) n'étant pas très vives!

Le *premier repas* terminé, on part en bandes, soit en pèlerinage, ou le plus souvent pour une promenade au bord de la mer.

Ce n'est que vers *huit ou neuf heures* que le retour a lieu pour le *deuxième repas*; ce retour est un peu plus bruyant; la journée a été chaude et l'on a souvent goûté à la cruche de cidre.

Le dîner terminé, les danses commencent au son du biniou. La farandolle, la ridée, la gavotte se succèdent sans interruption jusqu'à l'aube. Puis les conduites commencent: promenades nocturnes à travers les rues.

Le silence n'est pas observé et les habitants sont éveillés par le son des voix chantantes. On se quitte en se donnant rendez-vous pour la deuxième journée.

Toujours le même cortège revenant de la mairie au logis; le ménétrier précédant les mariés qui sont suivis par les parents et les amis. La fin des noces est peut-être plus typique:

Jusqu'au soir, dit-il, on mangea. Quand on était trop fatigué d'être assis on allait se promener dans les cours ou jouer une partie de bouchons dans la grange, puis on revenait à table. Quelques-uns, vers la fin, s'y endormirent et ronflèrent. Mais au café, tout se ranima: alors on entama des chansons, on fit des tours de forces; on portait des poids, on passait sous son pouce, on essayait à soulever les charrettes sur ses épaules, on disait des gaudrioles, on embrassait les dames. Le soir, pour partir, les chevaux, gorgés d'avoine jusqu'aux nasaux, eurent du mal à entrer dans les brancards; ils ruaient, se cabraient, les harnais se cassaient, leurs maîtres juraient ou criaient; et toute la nuit, au clair de la lune, par les routes du pays, il y eut des carrioles emportées qui couraient au grand galop, bondissant dans les *aisnières*, sautant pardessus les mètres de cailloux, s'accrochant aux talus, avec des femmes qui se penchaient en dehors de la portière pour saisir les guides.

Qui de vous n'a pas lu avec admiration les quelques pages que le Rouennais Flaubert¹ consacre à la description d'une noce normande?

Les *noces de la Touraine*, décrites par Geo. Sand, se présente avec un rite plus compliqué.²

Dans la Chalosse en Gascogne, où les vieux usages semblent si bien conservés, les noces ne manquent pas d'intérêt, nous dit André de La Borde-Lasasle.

La gaieté paysanne est un attribut que la guerre, même avec ses deuils et ses ruines, n'a pas aboli. Elle fait le fond de l'âme française. Dans les villages dévastés, les habitants ont gardé sous la modeste toiture de leurs baraquements provisoires, leur gaieté qui se ma-

1. *Madame Bovary*.

2. Voir la description dans la *Mare au diable*, vu le manque d'espace ici.

nifeste dans toutes sortes de fêtes traditionnelles dès que le rude labeur quotidien est terminé.

Je n'étonnerai personne en parlant de l'*hospitalité*, de l'affabilité et de la courtoisie des paysans, manifestées surtout parmi ceux qui n'ont pas subi l'influence néfaste des courants de touristes.

En Auvergne, nous dit Jean Ajalbert,¹ vous pouvez, sans invitation préalable, manger et loger. Le paysan ne le dit pas toujours très gracieusement, mais cela lui plaît bien quand même.

J'ai toujours du plaisir à évoquer le souvenir des après-midi de dimanche de 1914, que je passais à flâner avec les paysans des bords de la Loire. A Saint-Mathurin, je participais à leur jeu de boules sans avoir l'air d'un intrus, tellement la sympathie dont on m'entourait était évidente.

Chaque heureux coup au jeu — et vous devinez pourquoi on m'en a attribué plusieurs — chaque heureux coup était marqué par une procession au tonneau de vin. L'attraction du tonneau, qui rendait les joueurs moins sévères, m'empêchait de m'enorgueillir de mon adresse.

A la fin de l'après-midi, on jugeait le tonneau et chacun payait part égale du vin consommé, — environ une douzaine de sous — ce qui n'était pas une trouée énorme, même dans un budget d'étudiant.

Dans mes excursions à travers la France, je ne suis jamais descendu dans un foyer rural sans être invité à goûter au vin du pays... et bien souvent c'était le vin vieux qui faisait les frais de la réception!

Je la vois encore, sous son revêtement de toile d'araignée, de poussière et de moisissure, cette bouteille de vin blanc débouché en mon honneur par le maire d'une petite localité des environs d'Amboise. — Je n'insiste pas, — de crainte d'exciter votre soif ou vos soupçons.

1. *Au cœur de l'Auvergne*, p. 73.

Je ne serais jamais tenté, cependant, de mettre en doute la tempérance des paysans français. Dans les pays de vignobles, les scènes d'ébriété sont plutôt rares.

Les étrangers trouvent généralement la population rurale française *accueillante*. Combien de paysans qui saluent volontiers même l'inconnu rencontré sur leur route.

Vous ne rencontrerez jamais un paysan ou une paysanne, en entrant dans un magasin ou ailleurs, qui ne dise: « Bonjour, Messieurs et Dames. »

En Bretagne on dit encore:

« Bonjour la compagnie! » « Bonjour, braves gens! »
« Pardon si je me trompe! »

Cette cordialité du paysan se manifeste surtout vis-à-vis de ses voisins immédiats...

Toute maison rurale compte, en Gascogne comme chez nous, quatre voisins qui lui sont intimement liés par leur fidèle et mutuelle participation à tous les événements importants de la vie familiale.

En cas de maladie, c'est le voisin qui se charge de courir au médecin et au curé. Et si le malade vient à trépasser, le premier voisin, qui occupe le premier rang dans l'échelle du dévouement, attèlera ses deux grands bœufs roux à sa charrette pour faire franchir au défunt sa dernière étape, en le conduisant au cimetière.

Est-on parvenu à cette date fatidique de la *fête du porc*, que les voisins sont là pour le sacrifice de l'animal et pour les agapes qui suivent. Les quatre voisins qu'on a justement dénommés *voisins du porc* vous rendront la politesse en vous assurant quatre bons dîners marqués par de fréquentes libations...

Quelles belles traditions de solidarité, dont les gens des villes, qui affectent de ne pas connaître leurs voisins, sont privés.

Notre passage à travers la France avec le train-exposition canadien nous a convaincu des sentiments bien-

veillants que le peuple français a conservés à notre égard. Et les manifestations de sympathie toutes simples et toutes nues, comme nous en avons eues dans certains petits villages de Charente, m'ont plus vivement ému encore que les réceptions éclatantes dans les grandes villes.

Quand, à Vauvert et à Candiac, nous sommes allés payer un tribut d'hommage à la mémoire de l'illustre Montcalm, nous avons vu une foule paysanne des plus sympathiques se presser à nos côtés et j'ai senti que nos cœurs battaient en synchronie parfaite.

Les paysans, vous n'en doutez pas, ont de plus un sens *artistique très profond*. Georges Sand a raison d'affirmer « que le paysan le plus simple et le plus naïf est encore un artiste et que son art est supérieur ».

« Les chansons, les récits, les contes rustiques peignent en peu de mots ce que notre littérature ne fait qu'amplifier et déguiser. »¹

Qui peut se vanter de posséder à un plus haut degré que le paysan, cet équilibre d'esprit qu'on appelle le *gros bon sens* ou le jugement et qui faisait dire au dernier ministre de l'agriculture, M. Chéron, que *les paysans sont des docteurs en bon sens*.

Que dire alors de leurs admirables compagnes, les cultivatrices de France? Ce sont elles qui, gardiennes inviolables des foyers, ont mis dans l'âme de leurs fils le respect des traditions rurales les plus chères et les notions du plus pur patriotisme. Ce sont elles qui, pendant la guerre, ont empêché la terre de prendre en friche, en couvrant les sillons de leurs sueurs pendant que leurs époux ou leurs frères couvraient les tranchées de leur sang. Leurs foyers sont les meilleures cellules sociales de la nation. Saluons-en les gardiennes, les fermières, les abeilles de France.

1. *François le Campi*, p. 13.

Mesdames et Messieurs, laissez-moi vous dire, malgré que votre profession ou votre métier vous tienne éloignés de la terre, que les agriculteurs canadiens sont vos frères. Parce qu'ils forment l'élément le plus stable, le plus sain et le plus moral de la population, parce qu'ils sont les principaux artisans de la richesse du pays, parce qu'ils sont les meilleurs conservateurs de notre race, de notre langue et de notre foi. Saluons chapeau bas les habitants canadiens, frères des paysans de France.

Le premier ministre de cette province, l'honorable M. Taschereau, en faisant ses vœux du premier de l'an, disait avec raison :

« C'est dans nos campagnes que nous devons, à l'aube d'une nouvelle année, aller chercher les traditions dont il convient de nous inspirer pour conserver les forces morales de stabilité, de mesure, d'esprit de foi et d'entreprise dont est faite notre glorieuse histoire. »

Que chacun de vous fasse sa part pour la cause des ruraux, pour le maintien de nos traditions rustiques.

C'est à vous, Mesdemoiselles, qu'il appartient de réfuter, par vos exemples encore mieux que par vos paroles, ce préjugé qui empêche plusieurs de vos contemporains d'unir leur destinée à celle d'un homme de la terre, vous rappelant la parole de notre bon ministre de l'agriculture, l'honorable M. Caron: « N'ayez pas peur de presser la main calleuse, mais solide d'un fils d'habitant. »

Georges BOUCHARD

Député à la Chambre des Communes

Décembre 1924